La fois où...

les tortues m'ont appris à respirer

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La fois où les tortues m'ont appris à respirer / Amélie Dubois
Nom : Dubois, Amélie, auteure
Identifiants : Canadiana 20200082353 | ISBN 9782897834340
Classification : LCC PS8607.U2197 F65 2020 | CDD C843/.6–dc233

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Niloufer Wadia

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

AMÉLIE DUBOIS

La fois où...

les tortues m'ont appris à respirer

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Mali et la tortue toute nue, 2020
Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas !, 2019
Le gazon… plus vert de l'autre côté de la clôture ?, 2018
La fois où… j'ai suivi les flèches jaunes, 2016
Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba !, 2015
Le gazon… toujours plus vert chez le voisin ?, 2014
Ce qui se passe au congrès reste au congrès !, 2013
Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !, 2012
Oui, je le veux… et vite !, 2012

Chick Lit

1. *La consœurie qui boit le champagne*, 2011
2. *Une consœur à la mer !*, 2011
3. *104, avenue de la Consœurie*, 2011
4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, 2012
5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, 2013
6. *S'aimer à l'européenne*, 2014

Amélie-Dubois

ameliedubois auteure

ameliedubois.com

En l'honneur de mon arbre croche, spécialiste-en-réconfort, d'Élisabeth, mentore-marabout, et de toutes ces âmes-bouddha croisées à bord d'un tapis, voici le roman que j'ai écrit tout en continuant d'apprendre à respirer...

Il paraît que les grands et petits deuils font partie de la vie. Que le temps passe et arrange les choses. Qu'après un moment nous redevenons nous-même et que notre existence reprend son cours, et surtout son sens, comme avant. Que l'être, la situation ou la chose qui nous manque reste présent en nous, mais que la tristesse s'estompe. Le brouillard qui a recouvert notre vie se disperse et le soleil se repointe le bout du nez. Le vide ressenti, telle une brèche engloutissant tout, referme ses parois. Il paraît que nous pouvons même en arriver à comprendre pourquoi nous avons dû traverser cette épreuve, puis y trouver un certain sens. La vie serait un éternel cycle de recommencement durant lequel des périodes sombres et des éclipses lumineuses s'alterneraient… Il paraît.

Mais quelle est la marche à suivre pour atteindre ce niveau de compréhension? Combien de temps dure le tourment d'une âme qui s'est déchirée? Faut-il privilégier une manière particulière pour bien remplir ce vide, à défaut de compenser et mal le remplir? Existe-t-il une façon d'y arriver plus rapidement lorsque la douleur est si vive qu'on ne respire plus?

Prologue

— Travailles-tu icitte ? Es-tu docteure ?

— Euh… non. Je suis juste bénévole. Est-ce que je peux vous aider ? que je réponds à l'homme en me flattant intérieurement l'égo face à cette élogieuse supposition.

Moi… médecin.

Les bajoues molles de chaque côté du visage de l'individu s'abaissent telles deux bedaines de grenouilles bien portées sur la sauterelle. Elles remuent ensuite d'incertitude. Des doigts, je soulève le cordon rouge criard que je porte au cou et où les lettres du mot « bénévole » se succèdent en boucle sur toute la longueur. Au bout se balance une affichette avec mon prénom sous un autre « BÉNÉVOLE » rouge, en majuscules cette fois. Cet identifiant de ma fonction immédiate est visible dans un rayon de trois millions de kilomètres. Je suis persuadée que la sonde Juno de la NASA sait exactement où Mali Allison se trouve en ce moment même. « Tour de contrôle, nous l'avons repérée à 45° 69' de latitude nord et 73° 63' de longitude ouest. C'était facile, elle portait au cou sa carte de l'hôpital Pierre-Le Gardeur. 10-4. »

Soudain honteux devant l'évidence des indices reposant sous ses yeux, l'homme retire effrontément ses paroles :

— Pfft ! T'as pas l'air d'une docteure pantoute, plus j'y pense ! (gros rire gras)

« Pantoute », faudrait pas exagérer non plus. Si j'avais voulu ne pas avoir de vie pendant dix ans tout en m'endettant de

cent mille dollars, j'aurais très bien pu avoir l'air d'une médecin aujourd'hui. Pfft ! toi-même.

Il ajoute :

— Bénévole ? T'es pas trop jeune pour faire ça ?

Par crainte qu'il déclare que je n'ai finalement qu'une tête à faire de la glace au pôle Nord, j'enchaîne :

— De quelle façon je peux vous aider, mon cher monsieur ?

— Est-ce que je suis à l'affaire, là, euh… l'imagerie musicale ?

— Imagerie médicale. On fait pas beaucoup de musique ici, en général. On pourrait toujours se forcer pour un refrain de *La ziguezon* si vous venez à minuit tapant le soir du jour de l'An, mais c'est pas garanti.

— Torrieux, non ! Je sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est toujours ben pas la *Soirée canadienne*, icitte, han ! Pis t'as vraiment pas l'air d'une musicienne non plus ! (gras de rire, prise 2)

Est-ce vraiment si cher, un billet d'avion pour le pôle Nord ?

— Je viens pour mon… euh… pour mon… t'sais « mon »… ? puis il me fait un signe en tournant son index vers le haut pour mimer l'insertion de quelque chose quelque part.

Hon. Je comprends trop bien de quel examen médical on parle ici. Je le fixe un instant, l'air compatissant plus qu'il ne le faut. À ce qu'il paraît, un examen de la prostate, c'est très loin du chatouillement jouissif de la *Symphonie inachevée* de Schubert un soir de neige à gros flocons, devant un feu de bois.

Comme la salle d'attente déborde de partout et que je suis debout en plein centre, tout le monde m'épie pour se distraire. Démunie devant ce pauvre homme planté là comme un cactus, j'analyse à la vitesse de l'éclair les formalités et obligations de mon engagement en tant que bénévole à l'hôpital Pierre-Le Gardeur de Terrebonne. Voyons voir ; je viens ici une demi-journée par semaine, je donne de mon temps sans être payée, je ne reçois pas de pots-de-vin du genre tout-inclus dans les Antilles françaises, je n'ai pas de passe-droits dans le système de santé, pas plus que je n'ai de médecin de famille encore, et ce, malgré que mon nom soit sur la liste d'attente de la clientèle itinérante depuis l'époque des pharaons. Toutânkhamon vient juste d'être appelé, j'ai entendu dire. Gardons espoir. L'établissement me paie le lunch du midi, mais les patates pilées proviennent toujours (et à jamais) d'un mélange en poudre, même après la supposée réforme de Barrette. Il y a comme unique avantage social le souper de Noël thématique. Cette année, c'était « Cannelloni & Joe Dassin » (j'étais prise, c'est-tu plate...). Mes collègues, dont la moyenne d'âge est de soixante-quatorze ans, sont adorables. Vraiment. C'est l'âge où on rit fort et à outrance de ses propres *jokes* en levant le menton vers son public pour l'inciter fortement à faire de même en disant : « Han ? Han ? » J'adore ça.

Cela dit, le bénévolat, on fait ça pour soi à la base. Pour se sentir bien, se sentir utile, donner un sens à sa vie, donner au suivant aussi, mais est-ce que tout ça justifie le fait de devoir crier « PROSTATE ! » dans une salle d'attente vert-pomme-blême devant des dizaines de personnes ennuyées qui me guettent en plissant le nez ?

Non.

C'est du jargon médical avancé, ça, « prostate ». Se prononcer à ce sujet nécessite au minimum deux séminaires au Fairmont Le Château Montebello avec les plus grands prostatologues[1] de par le monde. Je ne suis pas qualifiée pour m'en mêler ; on n'est jamais à l'abri d'une poursuite judiciaire pour erreur médicale.

Je souris en diagonale.

— OK. Vous... euh... vous venez pour votreee...

Je reproduis en toute discrétion le même signe d'insertion de doigt quelque part qu'il a fait précédemment.

Le langage des singes est universel, ce n'est pas moi qui le dis.

— Ouin, c'est ça...

Il tire un peu sur le col de sa chemise. Il a chaud. Et moi donc.

Or, comme je suis dans le département des scans et des IRM, je ne suis pas certaine que cet examen se fasse ici.

— Je vais aller vérifier quelque chose, attendez-moi un instant.

— OK, merci. Je vais rester deboutte, j'ai mal en s'il vous plaît depuis une semaine...

Il souffre, en plus ? De la prostate ? En dedans ? Derrière ? Comment ça marche ? Quand j'étais enfant, je croyais que

1. *Le Petit Dubois illustré* : nouvelle spécialité prometteuse en médecine. Avoir de longs doigts aux ongles courts est un atout.

c'était un nom de pierre précieuse. Calcite, jade, prostate... Ça fonctionne bien, non ? J'ai la gorge sèche comme une truite sur l'asphalte. Je ne suis pas bien en dedans, moi non plus.

Je m'approche de la secrétaire médicale assise derrière le comptoir, qui procède à l'admission d'une patiente.

— Excuse-moi, Josée, puis je baisse le ton comme si nous étions sous écoute électronique. Est-ce que c'est ici les... tests de... de prostate ?

— Les quoi ? lance-t-elle en ondulant l'arête du nez.

Je mets une main sur le côté de ma bouche pour susurrer de nouveau, les dents bien serrées :

— Les tests de prostate (lire ici « les tèches de prochtate »).

La femme – payée par l'État pour son travail, donc franchement plus à l'aise (et qualifiée) que moi avec ce langage médical onéreux – lui spécifie d'une voix forte :

— Non, monsieur, les examens de la PROSTATE, c'est au deuxième étage, en médecine d'un jour.

Tout en blêmissant, le propriétaire de ladite prostate contorsionne un visage d'horreur :

— QUOI ? QUELLE PROSTATE ?

Je juge bon de préciser :

— La vôtre. J'ai toujours pas reçu la mienne par la poste...

— J'ai pas d'examen de la prostate aujourd'hui ! Qu'est-ce que vous voulez faire avec ma prostate ?

Comme l'homme s'adressait directement à moi, les patients tout autour semblent attendre ma réponse avec avidité. Qu'est-ce qu'ils espèrent tous ? Que je leur refile une recette de salade tiède de mesclun, fraises, pacanes caramélisées et prostate grillée ? (Ça pourrait aussi être un bon nom de légumineuses ; lentilles, flageolets, prostates...)

— Moi, je veux rien faire du tout avec rien, puis je lève les mains pour m'exclure de toute relation interpersonnelle que ce soit avec sa glande.

Le monde entier va mal, pas question de me mettre une prostate à dos aujourd'hui. Josée me fixe avec grand étonnement pendant que les épieurs suivent la scène d'un intérêt toujours aussi soutenu. Le mot « prostate » crié à tue-tête jumelé à l'air terrifié de l'homme ont suffi à susciter une curiosité morbide chez à peu près tout le monde sur l'étage. Le type serre les fesses en reculant de deux pas vers le mur, semblant disposé à se défendre bec et cul.

Je tente de rectifier la situation :

— C'est vous, monsieur, qui m'avez dit que...

Je refais le fameux signe du doigt en l'air ayant ponctué notre conversation depuis le début.

— Je suis ici pour mon infiltration dans la colonne vertébrale !

Il reproduit le geste à nouveau.

Aaah. OK.

J'avoue que notre signe secret peut aussi convenir pour illustrer l'insertion d'une aiguille quelque part. Un doigt, une aiguille. Un derrière, un dos. Ça se ressemble beaucoup en langage de mimes.

— Pas vrai que vous allez me faire un test dans le péteux aujourd'hui, je vous en passe un papier !

— Non, non, non, inquiétez-vous pas, c'est déjà réglé. Prenez un numéro, on va vous enregistrer.

Me toisant de côté, toujours le dos au mur, il longe lentement la cloison pour atteindre une chaise. Compte tenu de la quasi-tragédie médicale qu'il vient d'éviter de près, il est accueilli avec compassion par son voisin de siège.

— Ils veulent tout le temps nous mettre des affaires où on veut pas !

J'ignore cette déclaration-choc remplie de sous-entendus discutables et je me concentre sur la secrétaire derrière le comptoir qui m'envoie un autre patient.

— Juste à suivre notre bénévole, monsieur Bigras, elle va vous amener à la salle d'attente A. Pour votre examen, vous devez seulement enlever votre pantalon, en gardant vos sous-vêtements, et mettre la jaquette.

L'homme âgé avance vers moi en compagnie d'une femme plus jeune.

— Va avec elle, papa, je vais aller refaire ta carte d'hôpital, ils en ont besoin. Je te rejoins après.

Sa fille s'approche de moi pour me dire en secret :

— Il faut jeter un œil sur lui, il est un peu perdu ces temps-ci...

— OK. Venez avec moi, monsieur Bigras.

Je dirige l'homme vers la cabine pour qu'il se change et je lui répète les consignes. Il me sourit, tout dentier exposé. Je referme le rideau.

Dans l'attente, je juge que j'ai le temps de retourner au poste d'accueil pour conduire une autre personne dans la bonne zone. Même en mode bénévolat, je conserve un certain souci de performance. J'accompagne une femme enceinte et son jeune garçon à la salle d'attente des échographies. Sur le chemin du retour, je jette un œil vers M. Bigras, qui sort de la salle d'habillage.

— Oupelay ! C'est pas... euh... non.

Confus, le vieillard a enlevé ses vêtements, mais au lieu d'enfiler sa jaquette par les manches, il s'en est fait une jupe hawaïenne. Un paréo pour danser le hula-hoop sous le ciel étoilé d'Honolulu. Étant donné le gros nœud attaché lâchement sur le devant, l'ensemble des gens de la salle d'attente voisine ainsi que moi-même avons une vue partielle de son appareil reproducteur pendouillant. C'est qu'il a aussi loupé la consigne disant de garder ses sous-vêtements.

Seigneur. Au secours.

— Maman ! Je vois son zoui-zoui ! crie un garçon, debout entre les jambes de sa mère.

À la hâte, je pousse M. Hula Bigras vers l'intérieur de la cabine.

— Vous vous êtes bricolé une belle petite jupe, vous, là !

Mes réflexes pédagogiques d'ancienne enseignante prenant le dessus, j'agrippe une autre jaquette dans le distributeur à ma gauche.

— Regardez-moi faire, monsieur Bigras. On met un bras ici, l'autre bras là, et on l'attache sur le côté, hop ! Voilà !

— Aaah..., fait l'homme, captivé par mon cours « Jaquette d'hôpital 101 ».

Un jeune radiologiste qui passe par là s'arrête net, surpris de constater que la bénévole en service est à présent en jaquette tout près des salles d'attente devant un patient en paréo, le moineau à l'air. Je lui lance un regard ultra sérieux du genre : « Je suis en pleine formation de jaquette. Ne pas déranger. » Les sourcils ondulés et le jugement en berne, il reprend sa route.

Une fois mon tutoriel méthodologique terminé, je referme le rideau, plus ou moins confiante en l'avenir. Je retourne au comptoir d'admission pour escorter un autre patient. En chemin, je croise la fille de M. Hula-hoop, que je mets au parfum des difficultés d'habillage de son père et de son potentiel intérêt pour des cours de danse sociale.

Je rejoins ensuite une femme âgée qui m'attend à bord de sa marchette.

— Excusez-moi, madame, je suis très occupée aujourd'hui !

— Je suis veuve, retraitée, ménopausée, ligaturée, dégriffée, facque j'ai tout mon temps.

Je ris de bon cœur.

Josée m'explique que la dame doit se rendre à la salle d'attente A, puis enlever son chandail et son soutien-gorge pour son examen. Je pars en balade avec la patiente qui trottine à mes côtés en laissant traîner ses godasses à grosses semelles.

Une fois à la cabine, je lui touche le bras.

— Vous vous souvenez des consignes ? Vous enlevez votre chemisier, votre débardeur et votre soutien-gorge.

— Non, je garde mon soutien-gorge, je l'enlève quand je suis rendue dans la salle.

Là, je suis embêtée. Les médecins demandent que tous les patients soient fin prêts en arrivant dans la salle d'examen, question de ne pas prendre de retard.

— Ah oui ? que je dis, n'ayant pas le moins du monde envie de la gronder.

Elle me prend le poignet pour m'approcher d'elle afin de me confier en toute discrétion :

— Si je dégrafe ça icitte, ma belle grande fille, mes deux petits oiseaux vont tomber drette à terre, pouf !

Je ris.

— C'est deux petites mésanges à tête basse !

Je m'esclaffe désormais à rouge-gorge déployé.

Ravie de ma réaction, elle me dit :

— Vous savez c'est quoi, une journée réussie ? C'est quand on arrive à faire rire quelqu'un.

— Votre journée est réussie, madame.

— La vie va tellement vite que les gens respirent pus ; rire les force à respirer, pour une fois !

Dans l'avion, scène 1

Je fixe l'horizon. Le ciel azur semble vouloir nous retenir captifs en douceur. Des rayons percent tous les hublots à ma gauche pour s'étendre un peu partout sous forme de prismes incandescents. Tout en bas, le sol se décline sûrement en diverses teintes d'olive à jaune paille. À moins qu'on survole l'eau et que de longues vaguelettes blanches se dessinent sur la toile de l'océan tels des traits d'acrylique laissés par la pointe du plus fin pinceau. Pour tout dire, je n'en ai aucune foutue idée. Je ne vois rien d'autre que des rectangles de lumière au contour arrondi se déplaçant sur des dossiers de sièges et des têtes aux réalités capillaires diverses. Une connexion Internet capricieuse m'a empêchée de faire mon enregistrement hier matin et je suis arrivée limite-crise-de-nerfs à l'aéroport. Je suis donc assise dans le banc du milieu de la rangée du milieu. La prison du centre, en souricière entre une femme qui souffle exagérément par la bouche depuis le départ en jouant toutes les trois minutes avec le truc de ventilation du plafond et un homme qui lit son journal en ouvrant les pages sur moi comme s'il voulait m'abrier avec. Généreux. Je n'ai jamais vu d'aussi longs coudes.

Bref.

Ce milieu-du-milieu est l'équivalent de la séquestration pour une fille qui tuerait le pilote pour avoir un hublot. J'ai

essayé de soudoyer l'agent de bord, de l'affecti-manipuler[2], de lui faire miroiter des pots-de-vin incroyables, je lui ai même offert de servir l'eau à sa place durant tout le vol, et ce, même en pleines turbulences. Hélas, il n'y avait rien à faire.

J'ai un karma à chier de ce temps-là.

Comme nous arrivons bientôt à destination, j'analyse ce que je porte : un jean pâle sept huitièmes et un t-shirt rayé gris foncé et blanc. C'est peut-être trop simple ?

Je vous entends à présent jubiler (ou dire à votre conjoint qui comprendra rien) : « Ah mon Dieu ! Mali, le personnage dans mon roman, doit sûrement aller rejoindre Manu-Manu à Londres, l'amour de sa vie rencontré entre deux flèches jaunes sur Compostelle[3] ! Que c'est romantique ! Je me peux pus ! »

Non.

Je suis désolée de vous décevoir, mais il faut qu'on se parle dans le blanc des dents.

Ça urge.

---

2. Affecti-manipulation : à ne pas faire, mais surtout à détecter chez l'autre. Ça commence souvent par une torsion faciale accompagnée d'un ton mielleux. *Le Petit Dubois illustré*, p. 35, section « Ne lui faites pas confiance ».

3. *La fois où… j'ai suivi les flèches jaunes*. Ben oui, il y a eu une autre aventure avant celle-ci.

***Le Petit Dubois illustré*, section « Concept et théorie » :**

La théorie du *rebound* : épisode amoureux utilitaire, voire nécessaire, amenant soit l'un ou les deux individus impliqués à vivre une idylle – souvent très passionnée, donc de type « Je touche plus à terre » – dans le but de guérir quelque chose, de masquer un mal-être affectif ou de remplir un vide. Les sentiments s'avèrent réels et bien ressentis, mais au final le temps fait réaliser à une ou aux deux parties que le succès de la relation à long terme est impossible et que sa poursuite est compromise.

(Précision hors définition supplémentaire : surtout lorsque les deux personnes impliquées habitent à huit heures d'avion l'une de l'autre et que l'Italien concerné a un caractère de marde.)

Tut ! Tut ! Tut ! On ne rechigne pas. Ça existe, c'est un fait scientifiquement justifiable (je suis même à peu près certaine que le Pharmachien a déjà enregistré une capsule à ce sujet). Ce n'est pas mal ou mauvais, sauf si l'un des deux joueurs n'est pas au courant de la chorégraphie. Sinon c'est correct, mais à la condition de le faire une seule fois (ou deux max). Ça ne doit pas devenir un véritable mode de vie, on s'entend. Il n'y a pas de règlement législatif disant que chaque relation amoureuse doit être envisagée pour toute la vie, sans quoi elle n'a pas sa raison d'être. J'ai aimé Manuel de tout mon cœur, mais l'affection pour autrui ne justifie pas à lui seul la possibilité de former un couple et de vivre ensemble.

Bref.

Je ne suis jamais allée à Londres. Mais j'ai failli, par contre. Écoutez ça.